

Note sans ironie sur la sensiblerie *Marc Monjou*

Carrie Buck, en deuil,
veillant le corps de
son chat Tommie mort
de chagrin suite à la
disparition de son fidèle
compagnon le chien.
1925, Boston



Marc Monjou est professeur à
l'École supérieure d'art et design
de Saint-Étienne, où il co-dirige le

Post-diplôme Design et Recherche
et assure la direction éditoriale
de la revue *Azimuts* depuis 2010.

« On ne peut pas feindre de ne pas savoir, nous ne sommes pas des autruches ; nous ne pouvons pas croire que si nous ne regardons pas, ce que nous ne voulons pas voir n'arrivera pas. » Léon Tolstoï

On peut, à la manière des philosophes, regarder le sensible comme un ordre et chercher à en comprendre les lois ou les effets. C'est tout le programme de l'esthétique ; c'est une partie aussi de la psychologie et de la physiologie. Une autre façon d'appréhender le sensible pourrait être de le considérer comme un massif constitué de faces et de plans tous reliés les uns aux autres, dont les échos expriment mystérieusement les tortuosités et les accidents. Les deux manières ne s'opposent pas foncièrement ; mais alors que la première s'intéresse aux règles du sensible, la seconde cherche plutôt des passages et des brèches, bref des voies qui nous permettent d'y cheminer et de faire communiquer un lieu avec un autre. L'animal est l'une de ces faces sensibles, lointaine et cachée, qu'on a toutes les peines du monde à relier aux autres.

Depuis au moins le XVII^e siècle — le siècle du mécanisme et de l'objectivité¹ — et jusqu'aux développements récents de la philosophie animale², une bonne part du débat qui nous occupe porte sur la sensibilité des animaux, sur leur capacité de ressentir des émotions et d'être affectés. Il ne s'agit dans ces pages ni de rapporter l'histoire ni de reconstruire l'architecture des raisons qui ont nourri la dispute³, mais plutôt d'en relever quelques conditions rhétoriques, à commencer par sa tonalité. Car comme l'indique la formule de Gary L. Francione (« Taking Sentience Seriously »)⁴, la question de la sensibilité animale n'a pas toujours été tenue pour une question sérieuse ; au gré des positions adoptées, elle traverse les catégories, tantôt comique, tantôt tragique, pathétique, grotesque ou ironique⁵.

Chez Descartes, avant même que se déploie l'arsenal argumentatif qui fonde la célèbre théorie des animaux machines (langage, habitude et préjugés, mouvement animal, etc.⁶), l'existence supposée de la sensibilité animale

est désignée comme une forme de prévention⁷ héritée de l'enfance : « Il est certain écrit Descartes, que la ressemblance qui est entre la plupart des actions des bêtes et les nôtres, nous a donné, dès le commencement de notre vie, tant d'occasions de juger qu'elles agissent par un principe intérieur semblable à celui qui est en nous, c'est-à-dire par le moyen d'une âme qui a des sentiments et des passions comme les nôtres, que nous sommes naturellement préoccupés de cette opinion. Et *quelques raisons qu'on puisse avoir pour la nier, on ne saurait quasi dire ouvertement ce qui en est, qu'on ne s'exposât à la risée des enfants et des esprits faibles*. Mais pour ceux qui veulent connaître la vérité, ils doivent surtout se défier des opinions dont ils ont été ainsi prévenus dès leur enfance. »⁸ (nous soulignons). La référence à l'enfance est un lieu commun chez Descartes, qui dépasse notre question ; pourtant, il s'agit bien ici d'un cas particulier, le philosophe précisant par ailleurs que « *le plus grand de tous les préjugés que nous ayons retenu de notre enfance, est celui de croire que les bêtes pensent* »⁹ (nous soulignons encore). Particulière, l'évocation du rire moqueur des enfants et des faibles d'esprit l'est aussi. Elle nous semble symptomatique des conditions rhétoriques ou — pour le dire plus simplement — de l'ambiance du débat.

Sans doute l'enfance de l'âge classique diffère-t-elle profondément de l'enfance que nous connaissons aujourd'hui. Que donnons-nous à lire à nos enfants ? De quoi les contes, les récits, les romans que nous leur destinons sont-ils peuplés, sinon d'animaux doués de parole, de sentiments, de passions, et qui s'entretiennent avec les hommes dans une sorte de « communauté hybride »¹⁰, certes fictionnelle mais qui, sans qu'on puisse prendre la mesure précise du phénomène, n'en est pas moins constitutive d'une certaine manière d'envisager

la place de l'animal dans notre culture ? Or à l'évidence, non seulement ces formes et ces figures animales excèdent les limites du seul univers de l'enfance, mais elles coexistent aussi avec des formes bien moins imaginaires et souvent moins joyeuses. Premièrement en effet, les exemples sont nombreux de pratiques culturelles qui confèrent à l'animal un rôle éminemment social, le plus souvent affectif, dont l'économie symbolique s'adosse de manière paradoxale à une exploitation massive organisée en marché (élevage, alimentation industrielle, soins médicaux et de confort, objets et équipements divers, édition, publicité, etc.). Ces pratiques culminent dans l'organisation de cultes religieux à destination des animaux de compagnie (voir ici : le deuil de Carrie Buck, p. 75 et la bénédiction d'un chien, p. 79). Secondement — là sans doute réside le plus grand paradoxe —, la vision enchantée de



l'animal que nous prodiguons à nos enfants et qui nourrit en retour notre imaginaire, est concomitante de l'exploitation industrielle de l'animal, soit pour le travail, soit pour la science, soit encore et surtout pour la viande (dont Giedion a proposé l'archéologie ¹¹). Aux images enjouées des fictions de l'enfance, aux scènes où



la compagnie d'un chien ravit la petite famille, correspond donc une autre imagerie : celle des batteries d'élevages, des abattoirs, des bateaux-usines, des laboratoires scientifiques, des charniers consécutifs aux épizooties d'ESB ou de fièvre aphteuse (voir ci-contre et p. 168). Imagerie de moins en moins visible du reste, la pudeur ou la honte faisant que la seule présence animale vraiment manifeste aujourd'hui soit celle du premier genre, comme si elle en constituait la condition d'acceptabilité.

L'époque n'est plus à la recherche de la vérité et heureux celui qui peut dire où sont les faibles d'esprit¹². Mais la tonalité des discussions n'a pas beaucoup varié, même si les rires moqueurs ne sont plus aujourd'hui le fait des mêmes auteurs, qui jettent le soupçon de manière indistincte et apriorique sur toute tentative de considérer l'animal, trop vite et trop facilement accusée de verser dans le sentimentalisme. Le risque est bien connu, qui oblige aux précautions rhétoriques de rigueur : « comment ne pas tomber dans le mièvre et l'affecté ? » demandait récemment Marie-Haude Caraës, commissaire d'une exposition de design consacrée à l'animal¹³. De même Giedion précise-t-il expressément que la perspective technique qu'il entend adopter sur l'industrie de la viande échappe d'un côté au « point de vue sentimentaliste », de l'autre au point de vue économique¹⁴. Même précision encore (dans ces pages) chez l'historien Éric Baratay qui explique la nécessité de « dépasser la critique habituelle [...] de la projection anthropomorphique » et de la *sensiblerie* — mot que le XIX^e siècle français nous a légué pour désigner cette espèce attendrie, exagérée et souvent ridicule de la sensibilité. Tout se passe comme si, à la tragédie que la modernité industrielle dédie à l'animal ne pouvait correspondre que la prosopopée des contes pour enfants ; comme si à la logique extravagante, grotesque et ridicule





de l'industrie de la viande (que décrit Giedion) ne pouvaient faire écho que les épanchements mélodramatiques des âmes trop sensibles, souvent jugées immatures et efféminées ; comme si l'avant-garde héroïque ¹⁵ des promoteurs du souci de l'animal devait nécessairement passer pour un geste fantasque et vain.

On perçoit que la question de la sensibilité objective de l'animal se double toujours de son pendant subjectif — *sommes-nous sensibles ?* —, qu'on a trop souvent formulé avec l'ironie de la satire et pour railler les effusions compassées

et les « écarts sentimentaux » ¹⁶ des tenants de la cause animale. Au *pathos* peut bien succéder alors un nouvel *éthos* ¹⁷, dont les traits dessineront non seulement une autre éthique et une autre politique, comme l'énonce Jeremy Rifkin dans *The Empathic Civilization* ¹⁸ — mais aussi une nouvelle esthétique capable enfin d'embrasser la totalité des faces du sensible, même les plus lointaines et les plus étranges.





1. Cf. Charles Ramond, *Spinoza et la pensée moderne. Constitutions de l'objectivité*, L'Harmattan, 1998.
2. Nous renvoyons le lecteur au recueil *Philosophie animale. Différence, responsabilité et communauté*, Textes réunis par H.-S. Afeissa et J.-B. Jeangène Vilmer, Paris, Vrin, 2010.
3. Plusieurs ouvrages en langue française rendent compte de l'histoire des questions liées à l'animal. Parmi les plus accessibles et les plus synthétiques, citons : Françoise Armengaud, *Réflexions sur la condition faite aux animaux*, Kimé, 2011. Éric Baratay, *Le Point de vue animal : une autre version de l'histoire*, Seuil, 2012. Boris Cyrulnick (dir.) : *Si les lions pouvaient parler. Essais sur la condition animale*, Quarto/Gallimard, 1998. Luc Ferry et Claudine Germé : *Des animaux et des hommes*, Le livre de poche, 1994. Élisabeth de Fontenay (1998) : *Le silence des bêtes, la philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Seuil Points Essais, 2013. Élisabeth de Fontenay : *Sans offenser le genre humain : Réflexions sur la cause animale*, Albin Michel, 2008. Dominique Lestel : *L'animalité*, Carnets de l'Herne, 2007. Jean-Baptiste Jeangène Vilmer : *Anthologie d'éthique animale : Apologies des bêtes*, PUF, 2011.
4. Cf. in *Philosophie animale. Différence, responsabilité et communauté*, *Op. cit.*, pp. 186 et suiv.
5. Nous renvoyons ici le lecteur à un texte ancien d'Étienne Souriau où l'auteur propose une typologie raisonnée des tonalités esthétiques : É. Souriau, « Art et vérité » in *Revue philophique*

de la France et de l'Étranger, 1933, pp. 161–201. Lire notamment pp. 187 et suiv.

6. De Descartes lui-même, le lecteur pourra lire entre autres : *Discours de la Méthode*, V, Alq. I, pp. 628–632 ; Lettre à Renieri pour Pollot, avril ou mai 1638, Alq. II pp. 55–57 ; Lettre à Reguis mai 1641, Alq. II pp. 332 et suiv. Réponses aux 4^e Objections, Alq. II pp. 670 et suiv. ; Réponses aux 6^e objections, Alq. II pp. 866–868 ; Lettre à Morus, 5 fév. 1649, Alq. III, pp. 884–887 ; Lettre à Newcastle, 23 nov. 1646, Alq. III pp. 693–696 ; Lettre à Mersenne 16 oct. 1639, Alq. II pp. 146 ; Réponses aux 5^e Objections., Alq. II 796 ; Lettre à Mersenne, 28 oct. 1640 ; Alq. II pp. 270 ; Lettre à Gibieuf, 19 janv. 1642, Alq. II pp. 910. Pour l'actualité du débat, cf. par exemple : Catherine et Christophe Larrère « Actualité de l'animal-machine », *Sens public*, 2004/09, en ligne : <http://www.sens-public.org/spip.php?article77> ; Dominique Lestel, *L'Animalité*, L'Herne, 2007.
7. Cf. *Discours de la Méthode*, 2^e partie, §7 : « éviter soigneusement la Précipitation et la Prévention ».
8. Descartes, « Lettre à Renieri pour Pollot », avril ou mai 1638. Alq. II, pp. 55–57.
9. Cf. Descartes, « Lettre à Morus », 5 février 1649, Alq. III, 884–887. Cf. aussi plus loin : « Je ne vois aucune raison qui prouve que les bêtes pensent, si ce n'est qu'ayant des yeux, des oreilles, une langue, et les autres organes des sens tels que nous, il est vraisemblable qu'elles ont du sentiment comme nous, et que comme la pensée est

enfermée dans le sentiment que nous avons, il faut attribuer au leur une pareille pensée. Or, comme cette raison est à la portée de tout le monde, elle a prévenu tous les esprits dès l'enfance. »

10. Nous réutilisons ici à dessein l'expression consacrée (entre autres) par Dominique Lestel. Cf. ici même, p. 17 et *L'Animalité*, *Op. cit.*
11. Lire ici pp. 125–144.
12. Sous la plume de Descartes, l'expression même confirme que le fameux incipit du *Discours de la Méthode* (« Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée »), loin d'établir l'égalité de tous devant la pensée — comme on a pu dire, doit s'entendre ironiquement !
13. Cf. ici même, p. 112.
14. Cf. ici même, p. 161.
15. Lire Dominique Lestel, *L'Animal est l'avenir de l'homme*, Fayard, 2010, p. 10 et p. 181.
16. L'expression est de J.-C. Bailly, *Le parti-pris des animaux*, Christian Bourgois, 2013, p. 8.
17. Cf. C. Perelman, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Éditions de l'université de Bruxelles, 2008.
18. Cf. Jeremy Rifkin (2009), *Une nouvelle conscience pour un monde en crise. Vers une civilisation de l'empathie*, Les liens qui libèrent éditions, 2011.